

Heureuse infortune

Le type m'a appelé au bureau. Il a dit que la batterie de son téléphone était presque morte, qu'on n'avait pas beaucoup de temps. Il avait trouvé mon imperméable et mon parapluie et se proposait de me les restituer contre récompense.

— Et si vous les rameniez chez moi ? L'adresse est dans le portefeuille. Taxi à mes frais et récompense à l'arrivée !

— Et puis quoi encore ? 20 heures, gare de la Chapelle, dans le souterrain qui passe sous les voies.

— Vous ne me laissez pas le choix. Dites, elle n'est pas en travaux, cette gare ?

Il y a eu un triple bip et la communication a été coupée.

Le dernier débriefing de la journée m'a paru interminable. La bourse était d'humeur chatouilleuse ces temps-ci, cela rendait les clients, anxieux. Autour de la table, ça discutait risque financier, actions en hausse et rendement sur investissement. J'avais froid et chaud en même temps, un début de migraine et une sorte de faiblesse dans tout le corps.

En quittant la boîte, j'ai appelé Claire de ma voiture pour la prévenir que j'avais une course à faire avant de la rejoindre chez elle. Elle a eu l'air déçue, un peu inquiète aussi. Elle a répété que je travaillais trop, que le stress finirait par avoir ma peau. À ce moment, si j'avais su, je lui aurais dit qu'elle était unique, que sa voix rendait le monde plus beau, qu'elle me rendait meilleur aussi et que pour toutes ces raisons je voulais qu'elle vienne vivre avec moi. Mais il était tard, il faisait froid et la migraine me forait le crâne du côté de la tempe droite. Alors j'ai simplement dit « À tout à l'heure, ma puce » avant de raccrocher et de prendre la nationale en direction du quartier de la Chapelle.

Il n'était pas loin de vingt et une heures lorsque je me suis arrêté sur le parking de la gare. En banlieue comme ailleurs, la nuit avait pris ses quartiers. Une neige fine tombait sur le bâtiment et les quais déserts. Une centaine de mètres plus loin, je distinguais les lumières des premières maisons, filtrant entre les tentures derrière lesquelles les voisins devaient se calfeutrer.

Putain d'hiver ! Il devait faire au moins cinq degrés sous zéro. J'ai resserré mon écharpe, rentré le menton et verrouillé les portières de mon coupé Mercedes. Réflexe hors de propos. Avec une météo pareille, les voleurs devaient être comme tout le monde, blottis dans leur canapé devant la dernière série Netflix.

J'ai remonté le quai numéro 1 en direction du souterrain, dépassé un bobcat, d'imposants remblais de terre gelée et des rouleaux de câbles. Les flocons dansaient dans la lumière des réverbères. Claire aurait trouvé cela joli. Peut-être même qu'elle aurait fait comme les gosses, ouvert la bouche et tiré la langue pour y laisser fondre quelques flocons. Les escaliers menant au souterrain étaient glissants. Le bruit de mes talons sur les dalles m'a fait frissonner. Ici, aucune lumière. À peine une lueur diffuse annonçant l'autre bout du tunnel. J'ai eu l'impression d'entrer de plain-pied dans un film d'horreur.

— Hello ! ai-je lancé, d'une voix faiblarde et enrouée. Il y a quelqu'un ?

J'ai allumé la lampe de poche de mon téléphone, balayé l'obscurité sans arriver à me départir de la conviction que ce rendez-vous était un piège, qu'il était encore temps de faire demi-tour et de rentrer rejoindre...

— Vous en avez mis du temps, a répondu une voix encore plus éraillée que la mienne. Une silhouette est apparue dans le faisceau de ma lampe. Des traits anguleux, une peau mate, cheveux hirsutes et barbe de plusieurs jours, des lèvres si gercées que j'en avais mal pour lui. Ni beau ni laid. Ni avenant ni hostile. Une figure éreintée, au bout du rouleau, tout comme l'étaient ses vêtements. La pression qui pesait sur mes globes oculaires ne me portait pas au dialogue, j'avais des picotements dans tout le visage. J'ai coupé court aux politesses :

— Faisons vite, je suis attendu.

— On va retrouver la blonde en bikini du portefeuille ?

— Ce ne sont pas vos affaires ! Vous avez dû trouver une centaine d'euros dans mon portefeuille, gardez-les et rendez-moi mon manteau.

— Il n'y avait pas d'argent, pas même une pièce. Quelqu'un a dû se servir avant moi.

— On ne va pas y passer la soirée, ai-je coupé en fouillant mes poches. Tenez, c'est tout ce que j'ai sur moi.

Le type a fait la moue, mais il a pris le billet et allumé une petite lampe de poche pour s'assurer que je ne cherchais pas à le rouler. Il l'a reniflé et trituré avant de conclure que pour ce prix-là, il gardait la photo. Qu'elle lui tiendrait chaud les soirs de solitude et que ça le changerait des filles des magazines !

J'aurais dû lâcher l'affaire. Ramasser le manteau et le parapluie et tourner les talons. Mais il y avait l'idée de tout ce que ce type pourrait fantasmer ou faire de sordide avec la photo de ma fiancée entre les mains. L'idée que Claire en serait salie à son insu. Qu'en gardant ce cliché de vacances, ce type s'appropriait malgré moi une part de mon intimité.

— Rendez-moi la photo ! Si c'est de l'argent que vous voulez, j'en ai encore, mais pas ici.

Il a braqué sa lampe sur moi. Je frissonnais de partout. Des flashes mauves et jaunes me passaient devant les yeux. Sous mon crâne, la douleur flambait.

— T'as une sale gueule, mec ! Rentre chez toi, Claire doit s'impatienter, a dit l'homme en s'éloignant vers l'autre bout du souterrain.

Son prénom, il connaissait même son prénom. Le salopard avait dû tomber sur un des mots doux que je conservais pieusement. Je me suis précipité sur lui, poings levés, prêt à tout.

Le lendemain, je me suis levé tard. Je me sentais mal fichu, nauséux, peut-être à cause de la bouteille de vieux Marc dénichée dans le bar, dont je m'étais infligé un triple *shot* avant de me coucher pour éviter de ressasser.

J'ai pris une longue douche, me suis rasé. Il y avait de la buée partout et une réconfortante odeur de propre dans la salle de bains. Dans l'armoire de toilette, il y avait plusieurs flacons de parfum. Je les ai débouchés, respirés. Comme je n'arrivais pas à choisir, j'ai mis un peu de chacun. Dans le miroir, mon visage m'est apparu différent.

Nouveau jour, nouvel homme. Je n'avais pas voulu ni décidé ce qui s'était passé. Les regrets n'y changeraient rien. C'était arrivé, voilà tout. Le mieux, dans ma situation, était de faire table rase et d'avancer. Mon reflet a approuvé ma décision avec un sourire crispé. J'ai repéré un trou au niveau de la prémolaire supérieure droite, séquelle de ma soirée mouvementée. Il faudrait que je pense à appeler un dentiste.

Dans la matinée, j'ai fait le tour de l'appartement. Télévision écran large, home cinéma dernier cri, canapés en cuir, mobilier laqué design... Témoins d'une réussite professionnelle, d'une vie propre et nette qui ne serait pas la mienne. J'ai entassé quelques vêtements et effets de toilette dans une valise et quitté l'appartement en y abandonnant les clés. Celle du coupé Mercedes me faisait de l'œil mais j'ai résisté. Si je voulais éviter de me faire pincer, je ne devais emporter aucun objet de valeur. Je n'ai pris qu'un peu d'argent liquide et, bien entendu, le portefeuille avec la photo de Claire. Partir sans un souvenir de Claire n'était pas envisageable. Après tout, c'était un peu à cause d'elle si j'en étais là. À moins que ce ne soit grâce à elle.

J'ai pris un train puis un autre, sans intention précise. Juste pour m'éloigner. Je me suis demandé si on remarquerait rapidement mon absence, si je manquerais à des gens. Au fond, cela n'avait pas d'importance. Le troisième train m'a déposé dans un trou de campagne. Perdu au milieu des forêts, l'endroit était assez sauvage et dépeuplé pour que j'envisage d'y rester. Les gens n'y étaient ni bavards ni curieux. J'ai fait des petits boulots pendant un temps avant de décrocher un vrai job – aussi exigeant que mal payé – dans l'unique garage du coin. Je n'y connaissais pas grand-chose en mécanique, mais j'apprenais vite. Le patron a mis à ma disposition un petit studio jouxtant le garage, ce qui lui a permis de faire l'économie d'un système d'alarme. J'ai adopté un chien, me suis mis à la course à pied et ai appris à cuisiner. Appris aussi à aimer celui que j'étais devenu. Quand je me souriais dans le miroir, le trou au niveau de la prémolaire était toujours là. Souvenir d'une soirée qui avait fait basculer ma vie et me rappelait qui j'étais.

Tout allait bien, ma nouvelle vie était sur des rails. Sauf que j'avais sous-estimé le pouvoir de Claire. Je n'avais pas prévu qu'elle s'installerait dans ma tête, que ses taches de rousseur et son nez en trompette squatteraient mes pensées. Je l'imaginais, seule avec son chagrin et ses questions. J'aurais aimé soulager ma conscience, lui expliquer, la consoler. Je sortais sa photo à tout bout de champ, la caressais au fond de ma poche lorsque je n'étais pas seul. Je me suis mis à lui confier mes états d'âme, des trucs de plus en plus personnels, des secrets intimes. Elle m'écoutait sans me juger, avec son sourire lumineux et ce bikini en vichy bleu qui continuait à me faire fantasmer. Parfois, je nous inventais une vie de couple, des nuits blanches, des disputes, des enfants...

Claire était la couleur de mon existence, ma première douceur au réveil et celle sur laquelle je fermais les paupières. Elle était avec moi partout, tout le temps. Le jour où j'ai perdu sa photo pendant vingt-quatre heures, j'ai cru devenir fou. J'avais les mains moites, la respiration courte, une boule au ventre. Ce jour-là, j'ai compris que j'avais franchi un point de non-retour. J'en perdais l'appétit, les mots, le rire.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Ça fait un moment que tu te mines.

Mégot calé sur l'oreille, tête penchée de côté, casquette jaune sale et joue tachée de cambouis, le patron avait son air de chef d'entreprise soucieux de la santé (et rentabilité associée) du petit personnel.

— C'est compliqué à expliquer.

— C'est toujours compliqué avec les femmes. Tu veux que je te dise ? Fonce ou ton seul regret sera de ne pas avoir tout essayé.

— Je n'ai pas le droit d'aimer cette femme...

— L'amour a tous les droits, a déclamé le patron avec emphase. Mais pense à faire réparer cette dent avant d'aller trouver ta chérie !

Le soir, j'ai posé la photo de Claire à côté de l'ordinateur. Je nous ai servi un verre de vin et j'ai lancé une recherche sur Google.

J'étais sous la douche lorsque le téléphone a sonné. En dehors des *call centers* publicitaires, plus personne n'appelait ma ligne fixe. Lorsqu'ils devaient me joindre, mes amis utilisaient mon numéro de portable. Ce jour-là était un dimanche. Les démarcheurs ne travaillent pas le dimanche. Qui pouvait bien se souvenir du numéro de ma ligne fixe ?

Je suis sortie de la douche sans prendre le temps d'éteindre le robinet, ai agrippé une serviette au passage et trottiné-dérapé jusqu'au téléphone. La sonnerie venait de cesser. J'ai louché sur l'appareil, implorant mon interlocuteur en silence. Penser que quelqu'un, quelque part, essayait de me joindre m'était inexplicablement doux.

Le téléphone a recommencé à sonner, j'ai attrapé le combiné. Tout d'abord, j'ai cru qu'il n'y avait personne à l'autre bout du fil... une erreur, un bug... puis j'ai perçu un bruit léger, comme un soupir. Sur le moment, je n'ai pas réagi. Mais le phénomène s'est reproduit. Le soir même, trois fois... la nuit suivante aussi... et le lendemain... et les jours suivants... Toujours ce silence lorsque je décrochais, avant ce bref soupir qui ponctuait mon insistance à m'enquérir de l'appelant.

Les amis auxquels je me suis confiée m'ont conseillé de prévenir la police. Il se pouvait que ces appels soient le fait d'un détraqué surveillant mes allées et venues. Je risquais de me faire agresser, détrousser, violer. Une de mes amies m'a traînée jusqu'au commissariat. Le soir, lorsque le téléphone a sonné, elle a bondi sur l'appareil avant que j'aie pu intervenir : « On a porté plainte contre X. Ils vont vous débusquer, espèce de pervers ! »

Les appels ont cessé du jour au lendemain. Le silence de l'appartement m'a pesé plus encore qu'auparavant. Depuis ce soir de janvier, tout me pèse. Avant, j'avais des projets, un amour, un avenir. Le lendemain, il ne restait de tout cela que deux mots et le concept sinistre de « disparition inquiétante ». Depuis, j'avance sur un fil, fragile et vacillante en attendant que tombe du ciel quelque chose – n'importe quoi – qui me sauve de mes questions.

— Ça fait plus de deux ans, Claire. Ce ne peut pas être lui. Tu le sais, n'est-ce pas ?

J'ai haussé les épaules et mon amie m'a serrée dans ses bras.

— Tu as besoin de te changer les idées. Dimanche, je t'emmène en virée.

Nous sommes parties avec sacs à dos et pique-niques. Nous étions au début de juin, mais il faisait beau et chaud comme en juillet. Nous avons laissé la voiture en bordure de forêt pour partir à l'aventure sur les sentiers. Une rivière courait au fond du sous-bois. Nous avons dévoré des sandwiches, bu de la bière et trempé nos pieds dans l'eau glacée en couinant comme des mulots. Au retour, nous avons trouvé la voiture bancale. Pneu arrière droit crevé. Plus un garage ouvert et pas âme qui vive alentour. Une dizaine de minutes plus tard, j'ai arrêté une camionnette qui passait sur la route. Le chauffeur était un grand homme maigre, courtois et réservé. Il a installé la roue de secours, nous lui avons offert une bière pour le remercier. On a parlé un peu. Il vivait seul avec son chien – un bâtard baptisé Lechien. On devinait qu'il en avait bavé auparavant. Une gravité triste dans le regard, une sorte de retenue dans le geste. Quand il souriait, on voyait un trou laissé par une dent manquante. Cela m'a émue de penser qu'il avait apprivoisé ce vide, qu'il vivait en paix avec lui. Cela nous faisait comme un point commun. En partant, il m'a serré la main. J'ai aimé le contact de sa paume contre la mienne.

— Il te plaît, le mécano ! a commenté mon amie lorsque nous sommes remontées en voiture.

Nous nous sommes revus. D'abord à l'improviste, par hasard. Un hasard que je prenais soin de provoquer. Claire n'était pas dupe, mais elle ne me fuyait pas. Au contraire, son expression me disait qu'elle était heureuse de me trouver là, dans son quartier, près de son travail... Des discussions impromptues en bord de trottoir, nous sommes passés aux promenades, puis aux terrasses de café, avant un premier dîner dans une pizzeria. Entre la pizza et le dessert, mes doigts se sont avancés sur la nappe, les siens n'ont pas reculé.

Plus tard, je l'ai raccompagnée chez elle. La soirée était douce, on s'est installés sur le balcon. Avec son visage bronzé et sa robe d'été, elle était encore plus belle que sur la photo. Claire a enlevé ses chaussures, s'est assise à côté de moi, a ramené ses genoux contre elle. Sans me regarder, elle m'a confié qu'elle avait l'impression d'émerger d'une très longue nuit et qu'elle se sentait à nouveau elle-même pour la première fois depuis longtemps.

J'osais à peine la regarder, déchiré que j'étais entre les aveux et le silence. N'était-ce pas le moment de parler enfin, de tout dire ? Au sujet de la nuit de janvier, bien sûr, mais aussi des appels anonymes, de la manière dont je l'avais épiée en douce pendant des semaines, me demandant comment l'approcher, du pneu que j'avais crevé pour pouvoir leur venir en aide... Oui, j'étais un imposteur, un lâche, un menteur. Je ne la méritais pas. J'ai ouvert la bouche, mais elle m'a devancé en posant sa main sur la mienne.

— Toi aussi, tu as souffert.

J'ai acquiescé. Ça au moins, c'était vrai. Mon parcours n'avait pas été des plus fleuris jusqu'à cette nuit de janvier. Claire m'a dit qu'elle ne savait presque rien de moi, qu'elle avait pourtant l'impression de me connaître depuis longtemps. Qu'elle ne se l'expliquait pas, que c'était à la fois soudain, perturbant et délicieux. Ses doigts ont serré les miens un peu plus fort.

— Au cas où nous... tu vois... je veux que tu me promettes...

— Tout ce que tu voudras, ai-je bredouillé.

— Nous n'évoquerons jamais le passé. Nous le laisserons derrière nous pour qu'il ne pèse pas sur notre histoire.

J'ai acquiescé encore, la gorge nouée, partagé entre l'allégresse et la honte. Elle a marqué une pause avant de poursuivre d'une voix tremblante.

— La deuxième chose que je te demande, c'est de ne pas disparaître sans rien dire. Je peux encaisser beaucoup de choses, mais pas un départ sans explication.

J'ai promis, me suis penché vers elle. Sa bouche était encore plus douce que dans les histoires que je me racontais au garage. « Oh ! » s'est-elle exclamée en s'écartant. Elle avait l'air si dépitée que j'ai cru qu'elle avait des regrets.

— Je viens de me priver du droit de te demander comment tu as perdu cette dent.

— À titre de dérogation exceptionnelle à notre pacte, sache que c'est arrivé à cause d'une femme. Le poing d'un homme jaloux.

— J'espère que la fille en valait la peine.

— Presque autant que toi.

— Tu as riposté au moins ?

— Je croyais qu'on ne devait pas parler du passé.

Claire a ri, puis elle m'a embrassé à nouveau. Un baiser vrai, entier dans lequel se sont dilués mes derniers doutes. Responsable mais pas coupable ? Même si, d'une certaine manière, j'avais été partie prenante aux événements de ce maudit soir...

— Cesse de réfléchir, a ordonné Claire. Nous aussi, on a droit au bonheur.

Plus tard, elle m'a fait promettre de ne jamais faire réparer cette dent parce qu'elle m'aimait comme cela, un peu cabossé.

— De mort naturelle ?

Le légiste confirma d'un signe de tête et recouvrit le corps d'un drap vert. Dans la salle d'autopsie, l'odeur était insoutenable et le stagiaire se précipita à l'extérieur pour vomir. Le commissaire et le praticien échangèrent un regard indulgent. Ils en avaient vu d'autres.

— Pas de traces de lutte. Absence totale de plaie, fracture ou contusion sur le corps. Selon moi, l'hypothèse la plus probable est une rupture d'anévrisme. Je vous épargne les considérations techniques qui étaient mon hypothèse, vous les trouverez dans mon rapport. Ceci dit, je ne vous cache pas que ce qui reste du bonhomme ne me permet pas d'être affirmatif à cent pour cent.

— Et pour l'identité ?

— Son implant dentaire numéroté a permis une identification quasiment instantanée. Ces trucs-là, c'est presque aussi fiable qu'une puce électronique. Voici le pedigree de votre client.

Le commissaire parcourut la fiche et la tendit au stagiaire, de retour des toilettes mais toujours aussi vert. Dans la foulée, il lui intima de rechercher les coordonnées des proches du défunt. Une épouse, des gosses, des parents...

— Dites-moi, docteur, quand on meurt d'une rupture d'anévrisme, on ne se retrouve pas enterré sous un remblai de chemin de fer.

— Voilà en effet un point que je ne m'explique pas. À vous de l'éclaircir. Quoiqu'au vu du monde qui a fréquenté cette gare depuis sa rénovation, les indices ont dû être compromis.

Le commissaire haussa les épaules avec fatalisme et salua le légiste. Lorsqu'il rejoignit son véhicule sur le parking, le stagiaire s'activait déjà sur son ordinateur portable. Un peu trop zélé à son goût, il veillerait à lui enseigner la modération !

— Pas d'épouse ni d'enfants. Fils unique, père décédé, mère Alzheimer, claironna triomphalement le jeune homme. C'est fou ce qu'on peut gratter comme informations sur les réseaux sociaux. D'après ce que j'ai pu voir sur *LinkedIn*, il travaillait comme gestionnaire pour une grosse société de bourse.

— Le genre de frimeur qui joue en bourse avec l'argent des autres ?

— C'est une façon de voir les choses.

Le commissaire démarra en trombe et ordonna au stagiaire de la boucler. Quelques jours plus tôt, il avait reçu au courrier le relevé de son portefeuille-titres. Un cataclysme financier qui augurait d'une retraite miteuse après une carrière passée à gratter les fonds de tiroir. Son gestionnaire de portefeuille s'était confondu en explications compatissantes et désolées : personne ne pouvait prévoir l'évolution des cours. La Bourse était une vieille dame fragile et capricieuse, elle grimpait ou chutait au gré des éternuements et flatulences du monde. Pourquoi donc avait-il été confier sa maigre fortune à ce baratineur en costume sur mesure ? C'est qu'il en fallait des billets pour pouvoir s'offrir ces fringues tape-à-l'œil !

Le commissaire pila sur les freins et s'arrêta de justesse au feu rouge. Lui revenaient les premières constatations effectuées face à la dépouille exhumée par les cheminots dessous un des remblais de la gare de la Chapelle. Costume haute couture italienne, chemise sur mesure, boutons de manchette en or... La même engeance aux poches cousues d'or, songea amèrement le commissaire. Un autre arrangeur qui devait toucher un salaire indécent pour flamber les économies des épargnants qui lui avaient accordé leur confiance. Il se tourna vers le stagiaire :

— Sur la page de garde, tu inscries le nom du défunt et juste en dessous : « décédé de mort naturelle ». On prévient la famille et on classe sans suite.

— Vous êtes certain ? On n'a pas encore fait le tour de la question. Ça ne me semble pas réglé...

— Écoute, tu es jeune et plein d'enthousiasme, alors je vais te faire gagner du temps. La vie est une loterie : le gagnant d'hier peut devenir le loser du jour et le raté de la veille, un prince du lendemain.

Le stagiaire hochait la tête, un peu assommé par la formule de son chef, lequel en profita pour enfoncer le clou :

— Aucune logique là-dedans, petit, rien de réglé non plus. Une vraie loterie, je te dis !
